

SUITE DE LA PAGE 3

total, plusieurs dizaines de milliers de personnes sont exploitées durant l'été. «Je me sens comme un esclave. Nous sommes des esclaves modernes. Si tu ne veux pas travailler, ils te forcent», se plaint Kawsu. Ce Gambien de 20 ans est arrivé en Italie il y a trois ans après un périple éprouvant à travers l'Afrique et la Méditerranée. «Il faut toujours ramasser plus vite. Même quand on est épuisé, on ne peut pas se reposer, sinon ils menacent de nous payer moins», souligne-t-il. À midi, les travailleurs ont juste le temps d'avaler quelque chose avant de retourner au boulot. «Bien sûr que c'est dur. On est fâchés contre les fermiers, mais on ne peut pas le leur montrer. Sinon, ils

ne vont pas nous réengager le lendemain», assure le jeune homme.

«Toujours mal au dos»

Voilà le cœur du problème. La quasi-totalité de ces travailleurs sont des migrants venus d'Afrique centrale ou d'Europe de l'Est. Certains n'ont pas de papiers, d'autres ont des permis de séjour temporaires. Tous ont besoin de travailler. «Nous n'avons pas le choix, nous ne pouvons pas négocier ou nous plaindre», continue Kawsu. La compétition pour décrocher du boulot fait rage dès le petit matin. «À 5 heures, tout le monde sort devant le ghetto où on dort et attend. Le fermier arrive et choisit ses préférés.» Et il n'y a pas assez de travail pour tout le monde. Quand ce n'est pas la pleine saison,

il lui arrive de n'être engagé qu'un seul jour dans la semaine.

Justement, Henri* ne travaille pas aujourd'hui. À l'ombre d'un bâtiment, il explique avoir quitté la Guinée Conakry à cause de problèmes politiques. Depuis qu'il est en Italie, cet ancien étudiant en sciences politiques découvre une autre réalité. «Imaginez quelqu'un qui a l'habitude d'utiliser plutôt son cerveau et qui se retrouve au milieu de champs du jour au lendemain», confie-t-il, le T-shirt d'un syndicat italien sur le dos. Il affirme remplir une douzaine de caisses de 300 kilos dans les bonnes journées. «Mais c'est très dur de ramasser à la main pendant dix ou douze heures, c'est une position qui n'est pas bonne pour l'être humain. J'ai tout le temps

mal au dos. Il y a des machines mais nous coûtions moins cher qu'elles.» Lui aussi assure ne pas avoir le choix et être obligé d'accepter ces conditions inhumaines. «L'esclavage n'a pas disparu, c'est ce qu'on vit au quotidien.»

Ni eau ni électricité

Pour trouver du travail, Henri a recours à un «capo nero». «Il nous donne les informations et vient nous chercher très tôt le matin. En échange, on doit lui payer 6 francs chacun pour le transport», précise le jeune homme. Le «caporalato» est un système d'intermédiaires, illégal mais très répandu dans l'agriculture italienne et qui se charge de fournir de la main-d'œuvre aux fermiers. «En échange, le capo touche un pour-

centage sur les caisses ramassées et facture le transport jusqu'au champ ainsi que la nourriture aux travailleurs», explique Stefano Liberti, journaliste italien auteur de nombreuses enquêtes sur le business de la tomate en Italie, notamment «Dark Side of Tomato». «Un entrepreneur agricole n'a souvent d'autres moyens que d'appeler un capo. Les centres pour l'emploi ne sont pas assez efficaces», pointe-t-il.

Certains se chargent également de loger les travailleurs dans des ghettos composés de tentes, de caravanes et de maisons abandonnées. Kawsu payait, par exemple, 22 francs pour partager un matelas et une petite chambre insalubre avec cinq autres personnes. Là où il vivait, il n'y avait ni eau ni élec-

tricité. «Aujourd'hui, j'ai déménagé ailleurs. On est sept, mais il y a de l'eau. C'est un peu mieux.» Il décrit des conditions de vie difficiles. «Cela peut être dangereux. Il y a des gens ivres, des bagarres au couteau. Et tu dois dormir avec ton argent caché dans ton pantalon. Si tu laisses traîner quelque chose, cela disparaît.»

«Ici, on s'arrange»

On est loin de l'image idyllique que le jeune homme se faisait de l'Europe. «C'est vrai que je suis très déçu, je ne pensais pas que ce serait comme cela», regrette Kawsu. Il a encore de la famille dans sa ville de Serrekunda. «Je leur dis que c'est dur, mais je ne me plains pas trop, je ne veux pas que ma mère s'inquiète», raconte-t-il. Car derrière

les témoignages, les statistiques révèlent une réalité glaçante. Selon la Fédération des travailleurs de l'agro-industrie italienne (CGIL-FLAI), il y aurait plus de 400 000 travailleurs agricoles en situation de travail irrégulière dans le pays. Le centre de recherche statistique italien sur l'immigration articule, lui, le chiffre de 800 000 travailleurs exploités. Dont une majorité d'étrangers. Parmi eux, 200 000 seraient traités comme des esclaves selon l'ethnologue Leonardo Palmisano, auteur de deux livres sur le sujet.

Une situation qui fait bondir Enzo Limosano. «C'est un monde parallèle et inhumain. L'agriculture italienne est totalement dépendante de la main-d'œuvre mi-

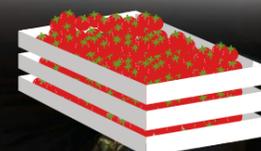
grante. C'est sous les yeux de tout le monde, mais tout le monde nie cette réalité», explique ce chirurgien cardiaque à la retraite qui fait le tour des ghettos pour soigner ceux qui en ont besoin. «Ils n'ont pas de toilettes, certains n'ont même pas d'eau, comment voulez-vous vivre?» s'emporte-t-il en nous emmenant jusqu'au camp de Borgo Mezzanone. Derrière un centre d'accueil officiel, un ghetto de tôle et de bois s'est installé sur l'ancienne piste d'un aérodrome militaire. «Il doit y avoir environ 1000 personnes. Elles n'ont ni eau ni électricité. Mais ici, on s'arrange», affirme le médecin en expliquant que les migrants ont détourné le courant des câbles pas-

SUITE EN PAGE 6

«UN MONDE PARALLÈLE ET INHUMAIN»



Les genoux pliés, le dos cassé en deux, la position des ramasseurs leur cause de nombreuses douleurs.



300 kg
la caisse de tomates



payée
4 francs
aux travailleurs

800 000
travailleurs agricoles
exploités dont 400 000 en
situation de travail irrégulière



Réveil à
4 heures
du matin

30 minutes
de pause à midi



De 10 à 12 heures
de travail par jour

Estimations selon les témoignages - Sources: Dossier Statistico Immigrazione IDOS-Confronti - CGIL - FLAI



Aux alentours de Foggia, le ballet des camions transportant des caisses remplies de tomates est incessant.